

# “Dans notre monde ultra cruel, le pouvoir fédérateur de la culture est essentiel”

**Scènes** Mercedes Dassy, performeuse et chorégraphe bruxelloise, connue pour ses pièces radicales et engagées, participe pour la première fois au D Festival, du 3 au 11 avril. Elle présente “Mercedes Dance”, un court solo spontané.

Rencontre Stéphanie Bocart

Lorsque Joëlle Keppenne, directrice du Marni, lui a proposé d’être programmée dans le cadre du D Festival – quatre soirées (au Marni et au Senghor) dédiées à la danse contemporaine et aux danses urbaines, du 3 au 11 avril (lire ci-contre) –, elle a été “assez surprise”, confie Mercedes Dassy, performeuse et chorégraphe bruxelloise. “Le D Festival ne faisait pas vraiment partie des réseaux dans lesquels j’évoluais à Bruxelles.” Le D Festival a été initialement créé afin de soutenir la danse contemporaine émergente, mais, cette saison, sa programmation a été élargie à d’autres styles de danse (hip hop, krump, stepping...).

Le 11 avril, Mercedes Dassy sera ainsi sur le plateau du Marni pour une soirée unique puisque seront présentées trois formes courtes de trois artistes de générations différentes aux univers distincts: *Benedetto Pacifico* (20’) de Karine Ponties, interprété par Guillermo Weickert; *Becoming Together* (15’) de Briana Ashley Stuart et *Mercedes Dance* (25’) de Mercedes Dassy. “Ce partage inédit est très chouette, se réjouit la chorégraphe, car, en général, je ne tourne pas sur les mêmes scènes que ces deux autres artistes.”

Ce sera aussi, pour elle, l’occasion de montrer une autre facette de son travail, plus spontané et moins réfléchi que les quatre pièces chorégraphiques qui composent, à ce jour, son répertoire. “À l’automne dernier, je venais de sortir mon der-

nier spectacle, le solo *Spongebabe in L.A.* (4 *Love and Anxiety*), qui était le résultat de mois et de mois de travail vraiment très lourd, raconte la chorégraphe. Dans le même temps, j’avais commencé à travailler sur des petites formes, dansées ou chantées, que j’appelle ‘satellites’ parce que ce sont des formes plus légères qui gravitent autour du corps de mon travail, qui, lui, correspond à des spectacles de soirée complète.”

En octobre, elle est invitée à participer à la première édition du festival *Permissima* à Paris, organisé par le Centre Wallonie-Bruxelles International. “Pour l’occasion, j’avais créé, assez spontanément, sans trop réfléchir (je réfléchis beaucoup et je suis très perfectionniste), une petite forme d’une vingtaine de minutes, *Mercedes Dance*, pour laquelle j’avais



Mercedes Dassy dans la courte forme “Mercedes Dance” lors du festival *Permissima* à Paris, en octobre 2024.



recomposé différentes matières chorégraphiques de différentes pièces de mon répertoire. Et, à ma grande surprise, ça a bien fonctionné.”

“Presque tout est politique”

Depuis, elle a reçu “plusieurs commandes”. Au D Festival, le public bruxellois pourra, en tout cas, découvrir en primeur cette première courte forme, “pour laquelle j’adapterai le dispositif pour qu’il y ait davantage de proximité avec le public, puisqu’au Marni, Mercedes Dance sera présenté en salle alors qu’à Paris, je l’ai dansé en extérieur”, précise la chorégraphe.

Connue pour ses pièces féministes, radicales et engagées, comme sa première création *i-clit* (2018), *B4 Summer* (2020) ou encore

*Ruptuur* (2022), Mercedes Dassy reconnaît que Mercedes Dance est “la forme la moins engagée de [son travail]” parce qu’elle ne se base pas “sur une profonde réflexion politique, sociale et intime”. Néanmoins, elle croit que “presque tout est politique”. Et de confier: “Étant donné le contexte actuel d’un monde ultra cruel et destructeur de liens, je sens ma foi en le pouvoir fédérateur de l’art et de la culture, et, plus que jamais, je ressens

comme essentielle la capacité à créer du tissu social et à retrouver une joie perdue. Donc, cela devient un acte militant de créer des moments doux, de connexion et de bienveillance.”

“Je savais ce que je voulais faire”

Née en 1990 à Bruxelles, Mercedes Dassy a, dès l’enfance, été prise de passion pour la danse et la musique. “J’ai hérité d’un capital culturel assez important, raconte-t-elle. À la maison ou dans la voiture, mes parents écoutaient énormément de musique. Tout comme mes grands-pères, qui adoraient la musique classique”. Stages de danse, cours..., la fillette s’initie également tôt à la danse, une manière de “canaliser” son énergie débordante. Adolescente, elle continue d’enrichir ce capital,

avec une culture plus pop. “Je regardais à la télé des clips, des émissions comme la Star Academy, des films (Save the Last Dance, Danse ta vie, etc.)”. “Cela m’a donné la chance de savoir très vite ce que je voulais faire de ma vie, sourit-elle. De plus, mes parents m’ont toujours soutenue dans mes choix. Donc, j’ai été très privilégiée de ce point de vue-là.”

À la fin de sa rhéto, elle passe donc “le plus possible de concours d’entrée”

pour intégrer une école de danse. Elle essuie pas mal de refus, avant d’être prise, à 19 ans, à la Salzburg Experimental Academy of Dance (SEAD) en Autriche, où elle se forme pendant trois ans à la danse contemporaine. “C’était très technique, avec des cours d’improvisation, de création... Les journées étaient ultra intenses. On dansait encore après les cours et pendant les week-ends pour monter des projets entre étudiants. J’ai de très bons souvenirs de ces années-là, mais je me souviens aussi qu’on était constamment épuisé, affamé.”

Sa volonté d’embrasser une carrière de danseuse reste malgré tout intacte. “D’ailleurs, j’ai quitté la formation un an avant d’être diplômée parce que je voulais travailler. Donc, je suis rentrée à Bruxelles.” Elle passe alors “plein d’auditions en Belgique, en France, en Suisse, etc.” pour rentrer dans une compagnie de danse. “Je prenais des BlaBlaCar, des bus de nuit... Je dépensais beaucoup d’énergie, mais ça ne marchait pas. Je n’ai réussi quasi aucune audition, poursuit Mercedes Dassy. C’est une partie un peu moins glorieuse, mais qui fait partie des débuts d’une carrière.”

D’interprète à chorégraphe

Elle danse néanmoins comme interprète pour Liesbeth Gruwez, Oriane Varak et Leslie Mannès, entre autres, ce qui lui permet d’ob-

server différents processus créatifs. Et de réveiller sa fibre créatrice – “enfant, je dansais mais je bricolais aussi, je dessinais, on se filmait avec les copines...” – pour devenir chorégraphe et monter ses propres projets. “Dans le monde professionnel [de la danse], ce n’est pas facile de trouver du travail, donc, je me suis dit que je pouvais aussi m’en créer parce que c’était un réel désir et que je m’en sentais capable. Et j’ai bien fait, car j’ai pu développer un univers dont je suis très fière.” La jeune femme tente donc sa chance. “Ça n’a pas été hyper simple, mais j’ai été soutenue comme il fallait pour lancer une première production”, le solo *i-clit* (2018), salué par le public et la critique. La même année, elle reçoit le prix Jo Dekmine du Théâtre des Doms, qui récompense les créations et artistes prometteurs.

Depuis, ses pièces chorégraphiques se succèdent et tournent un peu partout en Belgique, France, Suisse... et elle est devenue artiste associée à Charleroi Danse (2023-2026). “Tout n’est toutefois pas rose du jour au lendemain, assure Mercedes Dassy. Ça reste un combat, où il faut beaucoup se justifier, expliquer ses choix... parce que mes créations sont incisives et non consensuelles. Mais, en tout cas, elles suscitent l’envie d’en découvrir plus, puisque je continue à être soutenue et poussée dans ce travail-là”.

## Le D Festival prend un tournant et s’ouvre aux danses urbaines

Lieu pluridisciplinaire par excellence (théâtre, danse et cirque contemporains, jazz et arts plastiques), le Théâtre Marni se fait fort, depuis plus de dix ans, d’organiser au printemps un festival entièrement dévolu à la danse contemporaine: le D Festival.

Du 3 au 11 avril, le D Festival revient donc pour une 13<sup>e</sup> édition, mais “avec un petit changement”, annonce Joëlle Keppenne, directrice du Marni. En constante mutation, le paysage culturel chorégraphique fait, aujourd’hui, de plus en plus la part belle aux danses urbaines. “Nous sommes à l’écoute des danseurs et chorégraphes actifs principalement sur Bruxelles et nous ne pouvons pas fermer les yeux sur cette évolution, reprend-elle. Nous avons donc eu envie d’ouvrir nos portes à de nouveaux artistes et de nouvelles formes de danse. Pour le Marni et le Senghor (fidèle partenaire du D Festival depuis plusieurs saisons, NdLR), c’est très important de briser les frontières entre la danse contemporaine et les autres danses. C’est aussi une manière de bousculer les publics et d’attirer de nouveaux spectateurs”. Mais la raison d’être du festival demeure intacte, à savoir “offrir un soutien aux artistes émergents, principalement, et engagés”.

Quatre soirées “coups de poing”

Concrètement, le D Festival se déploie, cette année, sur “quatre soirées coups de poing”. Le festival s’ouvre ainsi ce 3 avril, dès 20h, au bar du Marni, avec le solo *Consecration* de Rémy Mpuki, mêlant hip-hop, house et improvisa-

tion. Dans le même temps, le public pourra assister en salle à *Habemus Naufragium* de la chorégraphe Silvia Pezzarossi, en duo sur scène avec Anna-Maria Bayon: dans un monde en perte de vitesse face aux dérèglements climatiques, sociaux et politiques, ce spectacle invite à la résilience positive.

La suite du programme se donne au Senghor, avec, le 5 avril, à 20h, la reprise de *Blind*, pièce pour cinq danseurs, de la compagnie Konzi (Hendrickx Ntela et Pierre Dexter Belleka), qui, par le biais de la danse krump, interroge notre liberté de penser par nous-mêmes. Du krump, il en sera aussi question chez Anna Karenina Lambrechts. Dans son solo *From Gravity to Grace* (le 10 avril, à 20h), elle entrelace cette danse urbaine à la danse contemporaine et à la danse traditionnelle philippine comme une ode à l’identité mixte.

Le D Festival se clôturera le 11 avril à 20h, au Marni, avec trois courtes formes: *Benedetto Pacifico*, avec Guillermo Weickert dans une cho-

régraphie de Karine Ponties; *Becoming Together*, dans lequel la performeuse et chorégraphe américaine Briana Ashley Stuart interagit avec le public à travers le mouvement et l’énergie du stepping; et

*Mercedes Dance* de Mercedes Dassy (lire ci-contre).

Et Joëlle Keppenne de conclure: “Le public est demandeur d’autres artistes d’autres pays. Il se passe, à l’heure actuelle, politiquement, tellement de choses qu’il faut que les artistes puissent s’exprimer sur scène. Pour le Marni et le Senghor, c’est une vraie volonté politique d’aller vers un festival plus éclectique, plus ouvert, qui rassemble des artistes d’horizons différents et qui vont se rencontrer sur nos scènes.”

St. Bo.

→ Du 3 au 11 avril, au Marni et au Senghor – <https://theatremarni.com> – [www.senghor.be](http://www.senghor.be)

→ Une version jeune public, le Mini D Festival (danse et cirque), aura lieu du 9 au 27 avril – <https://theatremarni.com>



Le spectacle “Blind” de Hendrickx Ntela sera présenté au Senghor le 5 avril dans le cadre du D Festival.